

MARGUERITE YOURCENAR

de l'Académie française

ARCHIVES
DU NORD

nrf

GALLIMARD

Première partie

– Τυδείδη, μεγάθυμε, τίη γενεῆν ἐρεεῖνεις;
Ὅϊη περ φύλλων γενεῆ, τοίη δὲ καὶ ἀνδρῶν.

Iliade, VI, 145-146.

– *Fils du magnanime Tydée, pourquoi t'informes-tu
de ma lignée?
Il en est des races des hommes comme de celles des
feuilles.*

LA NUIT DES TEMPS

Dans un volume destiné à former avec celui-ci les deux panneaux d'un diptyque, j'ai essayé d'évoquer un couple de la Belle Époque, mon père et ma mère, puis de remonter au delà d'eux vers des ascendants maternels installés dans la Belgique du XIX^e siècle, et ensuite, avec plus de lacunes et des silhouettes de plus en plus linéaires, jusqu'au Liège rococo, voire jusqu'au Moyen Age. Une ou deux fois, par un effort d'imagination, et renonçant du coup à me soutenir dans le passé grâce à cette corde raide qu'est l'histoire d'une famille, j'ai tenté de me hausser jusqu'aux temps romains, ou pré-romains. Je voudrais suivre ici la démarche contraire, partir directement de lointains inexplorés pour arriver enfin, diminuant d'autant la largeur du champ de vue, mais précisant, cernant davantage les personnalités humaines, jusqu'au Lille du XIX^e siècle, jusqu'au ménage correct et assez désuni d'un grand bourgeois et d'une solide bourgeoise du Second Empire, enfin, jusqu'à cet homme perpétuellement en rupture de ban que fut mon père, jusqu'à une petite fille apprenant à vivre entre 1903 et 1912 sur une colline de la Flandre française. Si le temps et l'énergie m'en sont donnés, peut-

être continuerai-je jusqu'en 1914, jusqu'en 1939, jusqu'au moment où la plume me tombera des mains. On verra bien.

Cette famille, ou plutôt ces familles, dont l'enchevêtrement constitue ma lignée paternelle, je vais donc essayer de prendre avec elles mes distances, de les remettre à leur place, qui est petite, dans l'immensité du temps. Ces personnes qui ne sont plus, ces poussières humaines, dépassons-les pour atteindre l'époque où il n'était pas encore question d'elles. Et faisons de même avec les décors : laissons derrière nous cette place de la Gare, cette citadelle de Lille ou ce beffroi de Bailleul, cette rue « d'aspect aristocratique », ce château et ce parc tels qu'on les voit sur de vieilles cartes postales représentant les sites ou les curiosités de la région. Décollons, pour ainsi dire, de ce coin du département du Nord qui fut précédemment une parcelle des Pays-Bas espagnols, puis, en remontant plus haut, un lopin du duché de Bourgogne, du comté de Flandre, du royaume de Neustrie et de la Gaule Belgique. Survolons-le à une époque où il était encore sans habitants et sans nom.

« *Avant la naissance du monde* », déclame pompeusement dans sa plaidoirie comique l'Intimé de Racine. « *Avocat, ah, passons au Déluge!* », s'écrie le juge en supprimant un bâillement. Et c'est bien en effet de déluge qu'il s'agit. Pas de celui, mythique, qui engloutit le globe, pas même de n'importe quelle inondation locale dont le folklore de populations effarées a gardé la trace, mais de ces immémoriales marées hautes qui, au cours des siècles, ont recouvert, puis laissé à nu, la côte de la mer

du Nord, du cap Gris-Nez aux îles de la Zélande. Les plus vieux de ces empiétements datent de bien avant l'homme. La longue ligne de dunes obliquant vers l'est s'est ensuite effondrée de nouveau aux temps préhistoriques, puis vers la fin des temps romains. Quand on chemine dans la plaine qui va d'Arras à Ypres, puis s'allonge, ignorante de nos frontières, vers Gand et vers Bruges, on a le sentiment d'avancer sur un fond dont la mer s'est retirée la veille, et où il se peut qu'elle revienne demain. Vers Lille, Anzin et Lens, sous l'humus raclé par l'exploitation minière, se tassent les forêts fossiles, le résidu géologique d'un autre cycle, plus immémorial encore, de climats et de saisons. De Malo-les-Bains à L'Écluse ondoient les dunes bâties par la mer et le vent déshonorées de nos jours par les coquettes villas, les casinos lucratifs, le petit commerce de luxe ou de camelote, sans oublier les aménagements militaires, tout ce fatras qui dans dix mille ans ne se distinguera plus des débris organiques et inorganiques que la mer a lentement pulvérisés en sable.

Des monts qu'on appellerait ailleurs des collines, le Mont Cassel, relayé au nord par la quadruple vague des Monts de Flandre, le Mont-des-Cats, le Mont Kemmel, le Mont-Rouge, et le Mont-Noir dont j'ai une connaissance plus intime que des autres, puisque c'est sur lui que j'ai vécu enfant, bossuent ces terres basses. Leurs grès, leurs sablons, leurs argiles sont eux-mêmes des sédiments devenus peu à peu terre ferme; de nouvelles poussées des eaux ont ensuite érodé autour d'eux cette terre à son niveau d'aujourd'hui : leurs crêtes modestes sont des témoins. Ils datent d'un temps où le bassin de

la Tamise se prolongeait vers la Hollande, où le cordon ombilical n'était pas encore coupé entre le continent et ce qui allait devenir l'Angleterre. A d'autres points de vue aussi, ils témoignent. La plaine autour d'eux a été impitoyablement défrichée par les moines et les vilains du Moyen Age, mais les hauteurs, plus difficilement converties en terres arables, tendent à conserver davantage leurs arbres. Cassel, certes, a été dénudé de bonne heure pour faire place au camp retranché où se réfugiait la tribu attaquée par une tribu voisine, et plus tard par les soldats de César. La guerre, à intervalles presque réguliers, a battu sa base comme autrefois les marées de la mer. Les autres buttes ont mieux gardé leurs futaies, sous lesquelles à l'occasion se réfugiaient les bannis. Le Mont-Noir en particulier doit son nom aux sombres sapins dont il était couvert avant les futiles holocaustes de 1914. Les obus ont changé son aspect de façon plus radicale qu'en détruisant le château construit en 1824 par mon trisaïeul. Les arbres peu à peu sont revenus, mais, comme toujours en pareil cas, d'autres essences ont pris la relève : les noirs sapins pareils à ceux qu'on voit à l'arrière-plan des paysages de peintres allemands de la Renaissance ne prédominent plus. Il est vain d'imaginer les déboisements, et, s'il en est, les reboisements de l'avenir.

Mais nous allons trop vite : nous dégringolons malgré nous la pente qui nous ramène au présent. Contemplons plutôt ce monde que nous n'encombrons pas encore, ces quelques lieues de la forêt coupée de landes qui s'étale presque ininterrompue du Portugal à la Norvège, des dunes aux futures steppes russes. Recréons en

nous cet océan vert, non pas immobile, comme le sont les trois quarts de nos représentations du passé, mais bougeant et changeant au cours des heures, des jours et des saisons qui fluent sans avoir été computés par nos calendriers et par nos horloges. Regardons les arbres à feuilles caduques roussir à l'automne et les sapins balancer au printemps leurs aiguilles toutes neuves encore couvertes d'une mince capsule brune. Baignons dans ce silence presque vierge de bruits de voix et d'outils humains, où s'entendent seuls les chants des oiseaux ou leur appel avertisseur quand un ennemi, belette ou écureuil, s'approche, le bourdonnement par myriades des moustiques, à la fois prédateurs et proies, le grondement d'un ours cherchant dans la fente d'un tronc un rayon de miel que défendent en vrombissant les abeilles, ou encore le râle d'un cerf mis en pièces par un loup-cervier.

Dans les marécages gorgés d'eau, un canard plonge, un cygne qui prend son élan pour regagner le ciel fait son énorme bruit de voiles déployées; les couleuvres glissent silencieusement sur la mousse ou bruissent sur les feuilles sèches; de raides herbes tremblent au haut des dunes au vent d'une mer que n'a encore salie la fumée d'aucune chaudière, l'huile d'aucun carburant, et sur laquelle ne s'est encore aventurée aucune nef. Parfois, au large, le jet puissant d'une baleine; le bond joyeux des marsouins tels que je les ai vus, de l'avant d'un bateau surchargé de femmes, d'enfants, d'ustensiles de ménage et d'édredons emportés au hasard, sur lequel je me trouvais avec les miens en septembre 1914, rejoignant la France non envahie par la voie de l'An-

gleterre; et l'enfant de onze ans sentait déjà confusément que cette allégresse animale appartenait à un monde plus pur et plus divin que celui où les hommes font souffrir les hommes.

Nous retombons de nouveau dans l'anecdote humaine : ressaisissons-nous; tournons avec la terre qui roule comme toujours inconsciente d'elle-même, belle planète au ciel. Le soleil chauffe la mince croûte vivante, fait éclater les bourgeons et fermenter les charognes, tire du sol une buée qu'ensuite il dissipe. Puis, de grands bancs de brume estompent les couleurs, étouffent les bruits, recouvrent les plaines terrestres et les houles de la mer d'une seule et épaisse nappe grise. La pluie leur succède, résonnant sur des milliards de feuilles, buée par la terre, sucée par les racines; le vent ploie les jeunes arbres, abat les vieux fûts, balaie tout d'une immense rumeur. Enfin, s'établissant de nouveau, le silence, l'immobile neige sans autre trace sur son étendue que celle des sabots, des pattes ou des griffes, ou que les étoiles qu'y gravent en s'y posant les oiseaux. Les nuits de lune, des lueurs bougent sans qu'il soit besoin d'un poète ou d'un peintre pour les contempler, sans qu'un prophète soit là pour savoir qu'un jour des espèces d'insectes grossièrement caparaçonnés s'aventureront là-haut dans la poussière de cette boule morte. Et, quand la lumière de la lune ne les occulte pas, les étoiles luisent, à peu près placées comme elles le sont aujourd'hui, mais non encore reliées entre elles par nous en carrés, en polygones, en triangles imaginaires, et n'ayant pas encore reçu des noms de dieux et de monstres qui ne les concernent pas.

Mais déjà, et un peu partout, l'homme. L'homme encore clairsemé, furtif, dérangé parfois par les dernières poussées des glaciers tout proches, et qui n'a laissé que peu de traces dans cette terre sans cavernes et sans rochers. Le prédateur-roi, le bûcheron des bêtes et l'assassin des arbres, le trappeur ajustant ses rets où s'étranglent les oiseaux et ses pieux sur lesquels s'emparent les bêtes à fourrure; le traqueur qui guette les grandes migrations saisonnières pour se procurer la viande séchée de ses hivers; l'architecte de branchages et de rondins décortiqués, l'homme-loup, l'homme-renard, l'homme-castor rassemblant en lui toutes les ingéniosités animales, celui dont la tradition rabbinique dit que la terre refusa à Dieu une poignée de sa boue pour lui donner forme, et dont les contes arabes assurent que les animaux tremblèrent quand ils aperçurent ce ver nu. L'homme avec ses pouvoirs qui, de quelque manière qu'on les évalue, constituent une anomalie dans l'ensemble des choses, avec son don redoutable d'aller plus avant dans le bien et dans le mal que le reste des espèces

vivantes connues de nous, avec son horrible et sublime faculté de choix.

Les bandes dessinées et les manuels de science populaires nous montrent cet Adam sans gloire sous l'aspect d'une brute poilue brandissant un casse-tête : nous sommes loin de la légende judéo-chrétienne pour laquelle l'homme originel erre en paix sous les ombrages d'un beau jardin, et plus loin encore, s'il se peut, de l'Adam de Michel-Ange s'éveillant dans sa perfection au contact du doigt de Dieu. Brute certes, l'homme de la pierre éclatée et de la pierre polie, puisque la même brute nous habite encore, mais ces Prométhées farouches ont inventé le feu, la cuisson des aliments, le bâton enduit de résine qui éclaire la nuit. Ils ont mieux que nous su distinguer les plantes nourricières de celles qui tuent, et de celles qui au lieu de nourrir provoquent d'étranges rêves. Ils ont remarqué que le soleil d'été se couche plus au nord, que certains astres tournent en rond autour du zénith ou processionnent régulièrement le long du zodiaque, tandis que d'autres au contraire vont et viennent, animés de mouvements capricieux qui se répètent après un certain nombre de lunaisons ou de saisons ; ils ont utilisé ce savoir dans leurs voyages nocturnes ou diurnes. Ces brutes ont sans doute inventé le chant, compagnon du travail, du plaisir et de la peine jusqu'à notre époque, où l'homme a presque complètement désappris de chanter. En contemplant les grands rythmes qu'ils imprimaient à leurs fresques, on croit deviner les mélopées de leurs prières ou de leurs incantations. L'analyse des sols où ils mettaient leurs morts prouve qu'ils couchaient ceux-ci sur des tapis de fleurs

aux schémas compliqués, pas si différents peut-être de ceux que les vieilles femmes du temps de mon enfance étalaient sur le passage des processions. Ces Pisanellos ou ces Degas de la préhistoire ont connu l'étrange compulsion de l'artiste qui consiste à superposer aux grouillants aspects du monde réel un peuple de figurations nées de son esprit, de son œil et de ses mains.

Depuis un siècle à peine que travaillent nos ethnologues, nous commençons à savoir qu'il existe une mystique, une sagesse primitives, et que les chamans s'aventurent sur des routes analogues à celles que prirent l'Ulysse d'Homère ou Dante à travers la nuit. C'est par l'effet de notre arrogance, qui sans cesse refuse aux hommes du passé des perceptions pareilles aux nôtres, que nous dédaignons de voir dans les fresques des cavernes autre chose que les produits d'une magie utilitaire : les rapports entre l'homme et la bête, d'une part, entre l'homme et son art, de l'autre, sont plus complexes et vont plus loin. Les mêmes formules rabaisantes auraient pu être employées, et l'ont été, à l'égard des cathédrales considérées comme le produit d'un énorme marchandage avec Dieu, ou comme une corvée imposée par une tyrannique et rapace prêtraille. Laissons à Homais ces simplifications. Rien n'empêche de supposer que le sorcier de la préhistoire, devant l'image d'un bison percé de flèches, a ressenti à de certains moments la même angoisse et la même ferveur que tel chrétien devant l'Agneau sacrifié.

Et voilà maintenant, séparés de nous par trois cents générations tout au plus, les ingénieux, les habiles, les adaptés du néolithique, talonnés bientôt par les techno-

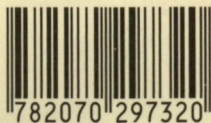
MARGUERITE YOURCENAR

Archives du Nord

Dans le premier volume du triptyque entrepris par l'auteur afin de raconter ses origines, elle remontait le temps à partir de sa naissance. Le second volume procède d'une démarche inverse. À travers une évocation d'abord géologique et géographique, elle situe les terres, les dunes et les forêts, vierges encore de toute humanité, qui seront défrichées au Moyen Âge et deviendront un jour la Flandre française, berceau de ses ancêtres. S'appuyant ensuite sur la complexité infinie d'archives historiques, elle situe les lieux, entre Bailleul et Cassel, où sa famille naquit au début du XVI^e siècle.

L'ouvrage se fait de plus en plus opulent et précis à mesure qu'il descend vers nous, lecteurs d'aujourd'hui. Car l'Histoire, ici, devient comparable à une immense circulation sanguine dont l'écrivain serait le cœur toujours battant. S'abandonner à ce système romanesque créé par le Temps, c'est découvrir comment une femme d'aujourd'hui a su pénétrer le secret des siècles refermés sur eux-mêmes pour en réveiller les destins singuliers, avec leurs passions, leurs amours, leur noblesse.

nrf



9 782070 297320



77-IX A 29732 ISBN 2-07-029732-2

Extrait de la publication